Il va de soi que ces petites maladresses n'enlèvent rien à la richesse d'un recueil, qui met en lumière nombre de facettes d'un écrivain encore méconnu, mais que la prochaine parution de la *Johannide* dans la C.U.F. achèvera de faire passer du domaine de l'érudition dans celui de la culture. On ne peut donc que féliciter Benjamin Goldlust (et, bien entendu, l'ensemble des participants) pour cette très utile et très belle contribution aux études corippiennes.

René Martin.

Latin de la Renaissance à nos jours

Virginie Leroux et Émilie Séris (dir.), *Théories poétiques néo-latines* (Texte courant 6) : Genève, Droz, 2018, LVIII + 1166 pages.

L'introduction générale (pages à numérotation latine) part de la définition des termes *poetica, poesis, poema, poeta*, puis met en évidence la variété du corpus présenté, du XIV^e^ siècle (Mussato, Pétrarque, Boccace) jusqu'au jésuite Jacobus Pontanus à la fin du XVI^e^ siècle : poèmes eux-mêmes (Mussato, Politien) ; écrits philologiques et pédagogiques, comme les éditions commentées des grands auteurs (par Landino, Josse Bade, Muret…), *praelectiones* introduisant les cours sur les poètes (Politien), *Miscellanées* critiques (Politien), traités (Valla, Ficin, Savonarole, Nifo, Mélanchthon, Ricci, Maggi, Riccoboni) ou dialogues philosophiques et philologiques (Poggio Bracciolini, Landino, Pontano, Érasme), éditions commentées des arts poétiques d'Aristote (traduit en latin ou édité en grec ; sept commentateurs) et d'Horace (23 éditeurs commentateurs) ; développements intégrés dans la correspondance des humanistes (Pétrarque, Enea Silvio Piccolomini, Ficin, Cortesi, Politien, Pic de la Mirandole, Bembo) ou dans des ouvrages généraux sur la mythologie (Boccace, Salutati), sur la rhétorique ou le style (Georges de Trébizonde, Pontano, Possevin) ; passages d'ouvrages consacrés à d'autres arts (Alberti, *De pictura* ; Pomponius Gauricus, *De sculptura*) ; traités, parfois sous forme de dialogue, exclusivement consacrés à l'art poétique ou à l'une de ses parties, en dehors des traités de métrique ou des ouvrages d'histoire littéraire (Angelo Decembrio, Crinito, Giraldi, Paul Jove) : Fonzio, Vadian, François Dubois, Vida (en vers), Fracastor, Robortello, Minturno, Jules-César Scaliger, Viperano, Gambara, Ceruti et Spanmüller (= Jacobus Pontanus).

L'ouvrage est conçu de manière thématique : le premier chapitre traite de la légitimation de la poésie, fondement de la poétique (introduction, p. 3-28 ; textes, p. 29-147) ; le chapitre II, de l'inspiration, liée au développement du néo-platonisme et à la théorie médicale des humeurs (introduction, p. 151-189 ; textes, p. 191-323) ; le chapitre III, de l'imitation, fondement de l'esthétique classique (introduction, p. 327-393 ; textes, p. 395-523) ; le chapitre IV, des genres poétiques (introduction, p. 527-611 ; textes, p. 613-787) et le chapitre V des rapports entre la poésie et les autres arts (introduction, p. 791-916 ; textes, p. 917-1059). Les introductions spécifiques, excellentes mises en perspective, synthétiques et bien documentées (au total, plus de 340 pages !), partent toujours des modèles antiques, puis montrent comment ce modèle se prolonge en se renouvelant et en évoluant à l'époque humaniste ; chaque texte est situé dans son contexte historique ou polémique. Les normes d'édition sont précisées : l'orthographe latine a été partiellement normalisée et il

est précisé que les traductions ont été élaborées collectivement en grande partie lors des séances du séminaire de P. Galand à l'E.P.H.E., qui est remerciée avec M. Bergère, alors que sont indiquées, comme collaboratrices, Laurence Boulègue, Anne Bouscharain, Sophie Conte, Laure Hermand-Schebat, Sylvie Laigneau-Fontaine et Anne-Pascale Pouey-Mounou.

Les textes latins reprennent des éditions anciennes ou modernes, parfois en les toilettant. Je pense qu'on aurait pu normaliser la ponctuation pour les lecteurs français, par exemple en évitant les virgules devant les complétives ou entre un antécédent démonstratif et son pronom relatif, et en respectant la signification moderne des deux points (:). La ponctuation des neuf premières lignes de la p. 713 est particulièrement déroutante. Quelques coquilles à corriger : p. 291, v. 445, lire *puer o* et non *puero* ; p. 321, dans la citation des *Fastes* d'Ovide, lire *semina* et non *femina* ; p. 651, dernière ligne, *Taurum* avec une majuscule.

Les traductions originales se lisent facilement et sont globalement exactes, avec parfois de petits oublis (e. g. p. 234-237 *his hominibus…* et je n'aurais pas arrêté la phrase à *erit* ou p. 646-647 *Argis*) ou approximations (e. g. *praemium*, p. 36-37 ; *perspicuum candorem* à propos du style de César p. 508-509 ; désaccord entre *eklogai* et *eulogai* p. 750-751) et parfois quelques libertés avec les temps des verbes. Attention, les six dernières lignes du texte latin de la p. 255 ne sont pas traduites p. 254, de même pour les quatre premières lignes du paragraphe 2 de la p. 1031, non traduites p. 1030 !

La bibliographie, nécessairement sélective (elle ne reprend pas tous les titres cités dans les notes), est immense et chaque spécialiste d'une question pourrait y ajouter quelque titre ; mais il y aurait mauvaise grâce à le faire : étant donné la masse énorme des textes sollicités, personne ne pourrait prétendre à l'exhaustivité et, avec presque 70 pages (p. 1061-1128), cette riche bibliographie rendra bien des services, même aux plus érudits. Deux index (des noms, p. 1129-1143, et des notions – françaises et latines –, p. 1145-1158) facilitent la consultation de cet ouvrage d'une richesse foisonnante.

Dans un livre qui embrasse tant de textes et de problèmes, on peut chicaner sur des détails : pourquoi associer la bibliographie d'Alessandro Piccolomini à celle d'Enea Silvio (p. 30, n. 4) ? Pour ma part, je ne qualifierais pas Lorenzo Valla et Giovanni Tortelli d'« humanistes florentins » (p. 39). On aurait pu noter (p. 79) que la distinction posée par Catulle entre ses vers et sa personne est reprise par Martial ou rapprocher Boccace de Pétrarque pour la conception de la poésie comme fiction allégorique (p. 195 et passim), ou rappeler que le surnom de Politien (Angelo ou Agnolo Ambrogini) vient de sa patrie, Montepulciano, *Mons Politianus* (p. 306). Le commentaire aux *Silves* de Stace par Calderini a été publié, avec d'autres œuvres, par le seul Pannartz, alors (1475) séparé de Sweynheym (*contra* p. 186, n. 77). Dans le chapitre IV, à propos des rapports entre comédie et satire, il faudrait faire une place à Isidore de Séville. La chronologie permet-elle de parler de « l'influence exercée par la poétique de Scaliger sur les élégies de Jean Second (p. 586, n. 112) ? À propos du caractère allégorique de la bucolique (p. 745), il aurait fallu parler de Servius. Il y aurait à dire sur la présentation pour le moins sommaire de la position de Poggio Bracciolini et de Lorenzo Valla dans le débat sur la langue latine qui anime le Quattrocento (p. 835-836). Pourquoi, pour le texte n° 42 (p. 985-989), la préface du premier livre des *Élégances* de Valla, ne pas avoir choisi le texte critique donné par Mariangela Regoliosi dans son *Nel cantiere del Valla* (cité p. 977, n. 2) ? Du point de vue formel, on aurait pu éliminer quelques redites, notamment dans les renvois bibliographiques, mais en revanche noter systématiquement les références des textes auxquels renvoient les auteurs et il vaut mieux parler de la *Genealogia deorum* ; p. 888-889, confusion entre les n. 223 et 224. Ces critiques – limitées

– suggèrent quelques corrections qui pourrait intervenir dans une seconde édition : l'intérêt de cette anthologie richement commentée et bien mise en perspective, explicitement destinée aux étudiants et aux jeunes chercheurs en sciences humaines, mais qui concerne tous ceux qui s'intéressent à la poésie et à la poétique, est tel qu'elle pourrait bien être rapidement épuisée. Mes chicaneries ne visent, modestement, qu'à améliorer une éventuelle seconde édition.

Jean-Louis Charlet

Stefano Cartei, *La tradizione a stampa delle opere di Leon Battista Alberti* (Edizione Nazionale delle opere di Leon Battista Alberti, Strumenti 8) : Florence, Edizioni Polistampa, 2017, t. I-II, 984 pages.

Sous couvert d'un catalogue des éditions imprimées de Leon Battista Alberti, enquête exceptionnelle par son ampleur comme le montre la liste des abréviations bibliographiques (60 pages !), c'est en fait une étude de la réception de cette figure de proue de l'humanisme dans tous les domaines (architecture, histoire de l'art, littérature, histoire des idées…) que nous propose S. C. Une introduction substantielle (p. 67-98), par son état de la question et sa mise en perspective, montre tout le chemin parcouru depuis le travail pionnier de P.H. Michel (1930), avec une accélération de la recherche et des publications depuis les années 1970. Ce livre en deux volumes fait partie de la série *Strumenti* qui accompagne l'*Edizione Nationale* des œuvres d'Alberti.

Après avoir défini les principes de rédaction de ses fiches (p. 99-102), l'auteur dresse le catalogue des éditions groupées ou sylloges (p. 107-178) avant celui des éditions individuelles, numérotées par œuvre (p. 183-789). Dès cette première section, on voit qu'il ne s'agit pas seulement de dresser un catalogue, avec descriptions précises, des éditions, en donnant même leurs listes d'*errata*, avec indication des exemplaires consultés (avec les remarques qui s'imposent et le cas échéant les manuscrits existants) et la liste des exemplaires localisés dans le monde entier, les paratextes (donnés en entier), les points de vue des critiques modernes et une bibliographie scientifique : la notice de la première sylloge s'étend sur quatorze pages (p. 107-120) ! Et l'ensemble des six sylloges comprend plus de soixante-dix pages (p. 107-178), avec en appendice la présentation de l'édition procurée par R. Cardini en 2010 (p. 179-182). C'est dire que S. C. propose non un simple catalogue, mais un instrument de travail exemplaire, la base de tout travail scientifique sur l'œuvre d'Alberti. On constate la même méthode et les mêmes (heureux) résultats dans la présentation de chaque édition individuelle, suivie des traductions existantes et parfois des éditions partielles : chaque fiche donne un véritable état critique de l'œuvre considérée, avec les jugements des modernes et les recensions critiques pour les éditions postérieures à 1900. S'ajoutent trois appendices : les œuvres inauthentiques (p. 791-840), les œuvres perdues (p. 841-844) et les éditions *Fantasma* (p. 845-850).

La consultation de cette somme est facilitée par plusieurs index : lieux d'édition (p. 853-876) ; typographes (p. 877-904) ; chronologie des éditions, qui s'accélèrent à partir de 1970, jusqu'en 2004 ; archives et bibliothèques mises à contribution (Europe, Amérique, Australie : p. 932-945) ; manuscrits et documents d'archives cités (p. 946-951) ; auteurs secondaires antiques et modernes (p. 952-953) ; dédicataires (p. 954-955), possesseurs des livres (p. 956-957) ; noms de personnes antiques et modernes (p. 958-977).

On ne peut être qu'admiratif devant un tel monument d'érudition et de culture. Je n'aurai qu'un regret et une critique. Le regret porte sur le fait que l'ouvrage,

qui s'appuie sur une étude de 2004, s'arrête, sauf pour les volumes de l'*Edizione Nazionale*, à l'année 2004 ; l'auteur lui-même a conscience de procurer un répertoire "ouvert", à corriger et compléter (p. 96) et le lecteur aurait souhaité un panorama jusqu'en 2015-2016 ; mais il est vrai que 2004, sixième centenaire de la naissance d'Alberti, est une date pivot et que, vu l'engouement suscité par cette commémoration, prendre en compte les publications postérieures à cette date eût été une tâche très lourde s'ajoutant à un travail d'une ampleur déjà considérable. La critique est purement formelle : le parti pris, en soi louable, de la précision et de l'exhaustivité pour chaque notice conduit, en raison des recoupements entre les différentes classifications, à de nombreuses redites : on aurait pu, dans un certain nombre de cas, se contenter de renvois internes et alléger ainsi notablement ces deux volumes. Enfin, étant donné l'ampleur et la diversité des informations bibliographiques rassemblées, chaque spécialiste d'une œuvre, d'un domaine, d'une bibliothèque, pourra peut-être ajouter une précision ou un petit complément. Mais, compte tenu de la richesse d'une telle somme, on aurait mauvaise grâce à tenir rigueur à l'auteur, de ci de là, de quelques petites imprécisions ou à regretter que telle bibliothèque n'ait pas été prise en compte : qu'on songe au nombre incroyable de celles qui l'ont été ! Pour ma part, simplement pour montrer l'acuité de ma lecture enthousiaste, je note que le témoignage de Cristoforo Landino sur l'œuvre perdue d'Alberti intitulée *Passer* (p. 844) aurait pu être plus précis en donnant la référence du poème de *Xandra* qui y fait allusion (A1,13 [= B1], 29-36 et en particulier v. 32). En tant qu'ami de la bibliothèque Méjanes (Aix-en-Provence), je pourrais préciser que les n. 6 (Paris, 1547) et 7 (Lyon, 1555) de *Deifira*, signalés p. 259 avec *, et donc ni localisés ni décrits, se trouvent à la Méjanes, sous les cotes respectives in 16 1333,2 et C 4638 ; et qu'à la p. 320, dans la liste des exemplaires du n. 4 du *De pictura* (Paris, 1651), on peut ajouter Aix-en-Provence, bibliothèque Méjanes in Fol. 0228. Que l'auteur reçoivent ces pierres microscopiques ajoutée à son si bel édifice comme un hommage à son grand œuvre !

Bref, ce beau livre en deux volumes constitue une mine de renseignements et un instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre d'Alberti, quel que soit le domaine, latin ou *volgare*, architecture, histoire de l'art, littérature, histoire des idées… Puisse ce genre de contribution se multiplier pour les grands auteurs humanistes !

Jean-Louis Charlet.

Elviria Migliario et Leandro Polverini (dir.), *Gli antichisti italiani e la Grande Guerra* (Quaderni di Storia) : Milan, Mondadori, 2017, 240 pages.

Ce petit livre regroupe onze communications qui ont été présentées dans le cadre d'un colloque qui s'est tenu à Trente au mois de mai 2015 à l'occasion du centenaire de l'entrée de l'Italie dans la première guerre mondiale. Cette rencontre scientifique ayant eu lieu dans une des villes que l'Italie devait intégrer dans son territoire national à la fin du conflit, sur une des terres donc sur lesquelles portaient les revendications irrédentistes, il était normal qu'une partie des textes qu'on lit dans l'ouvrage soient consacrés à ce point particulier et à la mise en relief des recherches des érudits et archéologues qui, dès avant la guerre, ont insisité sur l'appartenance de la région au monde romain et et donc à l'Italie (Alessandro Maranesi, Cristina Bassi, Gino Bandelli), ressuscitant des figures peu connues (comme ce Giovanni Oberziner dont le dernier auteur constate que le nom est absent des travaux scientifiques qui font autorité, comme ceux de A. Momigliano). Mais, au-delà de l'intérêt que

suscite la position spécifique de ces intellectuels, se sentant italiens mais faisant partie de l'empire austro-hongrois (dont il serait instructif, pour nous autres Français, de comparer le cas à celui des Alsaciens-Lorrains à la même époque), cet ouvrage se fait remarquer par la lumière qu'il jette sur la situation des spécialistes italiens de l'Antiquité et sur sa spécificité par rapport à ce qui pouvait se passer aussi bien en France où en Grande-Bretagne qu'en Allemagne, ou plus généralement dans le reste du monde, où, comme le rappelle l'exposé introductif de Gustavo Corni, on assista rapidement à une union sacrée contre l'ennemi, la défense de la patrie primant sur tout le reste. Les antiquisants italiens, comme leurs confrères, eurent à se poser la question de ce que leur connaissance de l'Antiquité leur permettait de penser du conflit (ce qui est étudié par Paolo Pombeni), mais, comme le souligne Leandro Polverini, ils avaient des liens particulièrement étroits avec la science allemande. Un cas comme celui de Giorgio Pasquali, auquel s'est attaché Augusto Guida, qui avait poursuivi ses études à Göttingen et y occupait une charge de *Privat-Dozent* lorsque la guerre éclata, puis rentra alors en Italie où, après avoir tenté de défendre une position moins défavorable à l'Allemagne, il accepta de s'engager dans l'armée, l'illustre bien. Il s'ensuivit des problèmes qui ne pouvaient pas avoir leur équivalent en France, comme la situation de Karl Iulius Beloch, qui était professeur à l'université de Rome et fut suspendu d'enseignement lors de l'entrée en guerre de l'Italie, déchu de sa chaire après Caporetto et bientôt interné, ou des tensions que notre pays n'a pas connues, comme le sabotage organisé des cours de Gaetano De Sanctis, accusé par ses collègues et étudiants de tiédeur patriotique au moment où d'autres s'engageaient à fond dans les prises de position bellicistes, comme Ettore Pais qui n'hésita pas, dans son édition des *Fastes triomphaux*, qui parut en 1920, à présenter la victoire remportée par Marcellus à Clastidium en 222 av. J.-C. sur les Gaulois et Gésates comme « il primo trionfo romano sui Germani ». Les cas d'Ettore Ciccotti, de Pietro Bonfante, celui de Paolo Orsi et Ettore Tolomei, et l'attitude des archéologues italiens en général sont présentés respectivement par Federico Santangelo, Gianni Santucci, Vincenzo Cali et Maurizio Harari. Un des intérêts du livre est de monter comment la ferveur patriotique qui s'empara de beaucoup d'entre eux, les poussant à revendiquer, dès l'entrée en guerre, même la Dalmatie pour la nouvelle romanité italienne, prépara l'adhésion de certains au fascisme – quitte à en déchanter rapidement, comme cela se passa pour Paolo Orsi.

Dominique Briquel.

Francesco Ursini, *Ovidio e la cultura europea. Interpretazioni e riscritture dal secondo dopoguerra al bimillenario della morte (1945-2017)* : Rome, APES, 2017, 354 pages.

Un avant-propos de C. Ossola, tout en reconnaissant que l'âge d'or de la réception des *Métamorphoses* fut l'époque du maniérisme, avec la belle traduction en *ottava rima* d'Andrea Dell'Anguillara, puis l'âge baroque, s'appuie sur Italo Calvino (*Ovidio e la contiguità universale*) et sur les deux lectures du mythe de Sisyphe proposées pendant la seconde guerre mondiale par A. Camus et R. Caillois (ce mythe incarne le mouvement même de la civilisation, « effort toujours à recommencer ») pour tracer deux pistes de lecture d'Ovide au XX^e^ siècle : « la contiguité universelle et l'exercice infini de soi » (p. 7-10).

L'introduction (p. 11-20) rappelle l'importance des racines gréco-latines de l'Europe et la fécondité du dialogue entre l'Antiquité classique et la modernité pour établir l'identité culturelle européenne. Le soixantième anniversaire des traités

de Rome a coïncidé avec le bimillénaire de la mort d'Ovide, dont les *Métamorphoses* sont, après la Bible, le livre le plus illustré dans l'histoire de l'art occidental. L'étude de la réception d'Ovide à l'époque contemporaine, nouvelle *aetas ovidiana* qui ressent tant d'affinités avec le poète de Sulmone, doit donc s'inscrire dans une réflexion sur l'identité culturelle européenne. L'auteur a choisi de commencer son étude à la fin de la seconde guerre mondiale, qui coïncide avec la fameuse monographie d'Hermann Fränkel au titre parlant (*Ovid. A Poet between Two World* : un idéalisme créatif entre deux mondes, qui annonce l'avènement de la sensibilité chrétienne) en se focalisant sur trois aspects.

D'abord la critique ovidienne et le discours européen sur les métamorphoses ou la poésie d'Ovide en général (monographies, essais…), de Fränkel à Nicola Gardini (2017), qui propose un profil d'Ovide comme poète de l'incertitude (p. 23-114), en passant par Lancelot Patrick Wilkinson (valeur préromantique de sa poésie), Brooks Otis (Ovide chantre de l'amour conjugal), Italo Calvino, Gianpiero Rosati (une réalité sérieuse sous un esprit ludique), Charles Segal (Ovide comme ultime tentative d'utiliser le mythe comme forme cristallisée de l'antique sagesse sur le moi dans le monde et finalement les *Métamorphoses* comme expression de l'essence de notre corporéité) et Philip Hardie (Ovide poète de la duplicité et poète mage), mais aussi Karl Galinski, Stephen Hinds, Niklas Holzberg et Alessandro Barchiesi.

Puis les *Métamorphoses* dans un âge d'incertitude (p. 115-256) : à partir de 1994, après Gottfried Benn (*Orpheus' Tod*, 1948), la suite musicale de Benjamin Britten (*Six Metamorphoses after Ovid*, op. 49, 1951), les *Metamorphoses* de C.H. Sisson (1968), le film d'animation de Takashi (*Hoshi no Orufeusu* [*Orphée dans les étoiles*], 1978, puis 1979) ou le récit d'Antonio Tabucchi, *Sogno di Publio Ovidio Nasone* (1992), récritures littéraires des *Métamorphoses* en prose (Alex Shakar, *City in Love. The New York Metamorphoses*, 1996 ; Philip Terry, *Ovid Metamorphosed*, 2000 [liste des 19 contributions p. 143]), en vers (Michael Hofmann-James Lasdun, *After Ovid. New Metamorphoses*, 1994 [liste des 60 contributions p. 131-132]), avec des illustrations (Adrian Mirchell-Alan Lee, *Shapeshifters. Tales from Ovid's Metamorphoses*, 2009), au théâtre (Naomi Iizuka, *Polaroid Stories*, 1997 ; Mary Zimmerman, *Metamorphoses*, 1998), au cinéma (*Métamorphoses* de Christophe Honoré à la manière de Pasolini en 2014), sans compter les traductions, les réélaborations ou récritures de détail ou les réceptions indirectes. L'auteur analyse les transpositions originales et actualisées de neuf des plus célèbres épisodes des *Métamorphoses* : Apollon et Daphné ; Phaéthon ; Actéon ; Écho et Narcisse ; Arachné ; Térée, Procné et Philomèle ; Orphée ; Pygmalion ; Céyx et Alcyon (p. 163-249). Ovide parle à notre époque par sa forme fragmentaire, par sa représentation d'un univers en transformation continue, par sa précarité, son instabilité et sa vulnérabilité entre deux mondes, qui trouvent des échos dans la vie contemporaine (p. 249-256).

Enfin l'exil d'Ovide et la condition postmoderne à partir des cinq romans contemporains inspirés par l'exil du poète (p. 257-326) : *Dieu est né en exil* de Vintila Horia (1960), *An Imaginary Life* de David Malouf (1978), *Die letzte Welt* de Christoph Ransmayr (1988), *Sulle rive del Mar Nero* de Luca Desiato (1992) et *Il diario di Ovidio* de Marin Mincu (1997). L'image de l'exil fournie par le poète des *Tristes* et des *Pontiques* est renversée dans une optique postmoderne : le dépaysement devient, selon l'auteur, l'occasion d'une émancipation et d'une renaissance spirituelle protochrétienne, d'un retour à l'enfance dans la communion avec la nature, d'une recréation du monde par le pouvoir magique de la parole poétique (récriture des *Métamorphoses*), d'une métaphore filée de la vieillesse et de l'isolement, ou d'une conversion au culte de Zalmoxis et d'un retour à la nature dans un exil volontaire. Quelques autres œuvres narratives (sept), théâtrales (deux) ou poétiques (cinq)

sont plus rapidement évoquées, jusqu'à la présence d'Ovide dans la *Lettre à Horace* de Iosif Brodskij et à *Tutta colpa delle Metamorfosi* de N. Gardini (p. 307-318). Le point de départ de cette lecture se trouverait en *Trist.* 5, 10.

Un appendice (p. 327-332) traite des cas, sinon de censure, du moins de réactions affectives à la lecture de certains passages des *Métamorphoses*, pour souhaiter en conclusion qu'après l'Ovide postmoderne « déconstruit » émerge l'image d'un poète porteur de valeurs profondes qui a contribué à modeler l'identité culturelle européenne.

On aura compris que ce livre n'épuise pas un sujet aussi vaste que la réception contemporaine du poète latin le plus vivant (plus que Virgile) à notre époque, et sa bibliographie (p. 333 à 353) ne prétend pas à l'exhaustivité (elle est en particulier très incomplète pour les recherches universitaires françaises de la période considérée) : l'auteur a dû faire des choix, avec une certaine sûreté de goût et, au total, nous propose un essai de littérature comparée très stimulant, qui montre l'actualité d'Ovide et incite à réfléchir sur la place des humanités, au vrai sens du terme, dans la culture contemporaine.

Jean-Louis Charlet.

Aline Canellis, Élisabeth Gavoille et Benoît Jeanjean (dir.), *« Caritatis scripta ». Mélanges de littérature et de patristique offerts à Patrick Laurence* (Collection des études augustiniennes. Série Antiquité. EAA, 199) : Paris, Institut d'études augustiniennes, 2015, 376 pages.

Après les *Chartae caritatis* offertes par ses collègues et amis à Yves-Marie Duval en 2004 (éd. B. Gain, P. Jay, G. Nauroy : Paris, Institut d'études augustiniennes, 2004, d'après la phrase de l'*Epistula* 8 de Jérôme : *praesta unam chartae scedulam caritati*), voici les *Caritatis scripta* (Jérôme, *Epistula* 115, éd. J. Labourt, CUF, Paris, 1958, t. 6, p. 46 : *et deinceps non quaestionum, sed caritatis ad nos scripta mittamus*) adressés en hommage, à l'occasion de son départ en retraite, à l'un des élèves et amis d'Yves-Marie Duval, Patrick Laurence, contributeur du livre précité, qui a occupé depuis 2005 une chaire de professeur des universités à l'Université François-Rabelais de Tours. Ce nouveau titre emprunté à l'épistolaire de Jérôme ne nous éloigne guère du domaine hiéronymien, la plupart des contributions portant soit sur l'œuvre du moine de Bethléem soit sur sa proximité au sein de la patristique de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge.

Comme on le sait sans doute, Patrick Laurence est un éminent spécialiste de la femme dans l'œuvre de Jérôme depuis sa thèse soutenue en décembre 1993, publiée quatre ans plus tard par l'Institut d'études augustiniennes sous le titre : *Jérôme et le nouveau modèle féminin. La conversion à la « vie parfaite ».* Ses amis, collègues et élèves, lui offrent aujourd'hui un recueil de mélanges qui, à la différence de bien d'autres, a le remarquable mérite de l'unité, les vingt-trois contributions étant centrées sur trois thèmes qui correspondent aux centres d'intérêt du dédicataire : 1. Femmes de l'Antiquité : de la poésie au droit ; 2. L'art de la lettre : entre classicisme et christianisme ; 3. Du modèle biblique à la relecture moderne.

La première partie présente des caractères et destins de femmes, qui conduisent le lecteur de l'*Odyssée* (Jocelyne Peigney y compare la relation de Ménélas avec Hélène à celle d'Ulysse avec Pénélope) au temps de la Renaissance, Jean-Dominique Beaudin montrant dans l'*Antigone* de Robert Garnier un héritage de la *pietas* latine. Chemin faisant, on rencontre Cicéron évoquant dans ses lettres sa fille Tullia (François Guillaumont), le motif de la flamme féminine comme métaphore du

sentiment amoureux dans la poésie latine (Sophie Roesch), ou Ovide, difficile à éviter quand on parle de la femme, dont Élisabeth Gavoille analyse la mise en scène des passions et colères féminines dans son *Art d'aimer,* Déborah Roussel mettant en évidence, de son côté, que dans le catalogue des différents types de femmes qui plaisent au poète, source possible du fameux catalogue du *Don Giovanni* de Da Ponte et Mozart, il s'agit d'abord d'un réflexion métapoétique sur la conception ovidienne de l'élégie. Jérôme n'est pas oublié, au centre de cette série de portraits féminins : Benoît Jeanjean décrit en effet les métamorphoses et détournements que Jérôme fait subir à la figure de Didon. Enfin, aux confins de l'antiquité et du haut Moyen Âge, Ida Gilda Mastrorosa analyse la rencontre entre héritage romain et juridiction ostrogothe chez Cassiodore dans sa manière de définir la condition féminine à l'époque de Théodoric le Grand.

L'arc chronologique couvert par la seconde partie, consacrée à l'épistolographie, n'est pas moindre. Après une sorte de préambule sur les modalités matérielles de la correspondance au fil des saisons dans l'Antiquité tardive, une étude qui révèle le contraste entre l'hiver et le printemps dans les missives des Pères grecs des IVe et Ve siècles (Marie-Ange Calvet-Sebasti), Carole Bouchara propose texte et traduction (la première traduction française) de l'*Epistola de castitate* appartenant au *Corpus Caspari*, ou, plus précisément d'un long excursus, le chapitre IV, *Molestiae nuptiarum*, de cette lettre-traité, une œuvre d'inspiration pélagienne et d'auteur inconnu. Jean Schneider donne quelques exemples de la manière dont on félicitait un jeune marié dans l'épistolographie byzantine. Au cœur de cette partie, Aline Canellis livre une étude fort intéressante sur l'*Epistula* 65 du moine de Bethléem adressée à la vierge Principia : il s'agit d'une exégèse du Psaume 44, une manière de traité exégétique tourné vers l'éloge des femmes, qui n'est cependant pas dépourvu des caractères propres à la littérature épistolaire. S'attaquant à ses détracteurs, Jérôme s'y attache à démontrer la supériorité du « sexe le plus fragile » sur la gent masculine dans un catalogue qui passe en revue nombre d'héroïnes bibliques, pour aboutir à l'éloge de Principia, à qui il dédie son commentaire. Celui-ci prend la forme d'une interprétation spirituelle, surtout christologique, qui s'appuie en les confrontant sur les versions des Septante et de l'*hebraica ueritas,* pour se transformer en un ardent panégyrique de la virginité célébrant les noces mystiques du Christ et de son épouse, que ce soit une vierge consacrée comme Principia ou l'Église elle-même.

Plus avant dans le Ve siècle, une lettre de Sidoine Apollinaire (VIII, 11, de 477-478), d'un contenu étonnant, qui, remplaçant l'éloge funèbre attendu par un long *lusus* en vers, célèbre la mort du rhéteur Lampridius, membre du cercle littéraire bordelais, qui venait d'être assassiné. On suit avec intérêt l'analyse d'Étienne Wolff qui montre que la structure comme la thématique singulière de cette lettre révèlent l'imitation de Pline le Jeune (*Epist*. 3, 14). Suit une étude comparative très documentée d'Alberto Ricciardi sur la figure de Grégoire le Grand dans deux ouvrages de Paul Diacre, composés sans doute vers la fin de sa vie au Mont-Cassin : la *Vie de saint Grégoire* (BHL 3639), une compilation de fragments hétérogènes cousus ensemble par Paul, et l'*Histoire des Lombards,* où Grégoire apparaît dans les livres 3 et 4, qui renvoient explicitement à la *Vita*. L'étude souligne les rapports de ces deux biographies avec saint Benoît lui-même, dont Grégoire avait écrit la vie dans un de ses *Dialogues*, et avec le développement du monachisme bénédictin, ainsi que le rôle de l'épistolaire grégorien dans les deux ouvrages de Paul Diacre, qui reproduisent plusieurs missives de Grégoire.

Cette partie médiane se clôt par une contribution de Jeanine de Landtsheer qui conduit au temps de l'humanisme, quand Juste Lipse reçoit, en 1591, une lettre de Janus Dousa, administrateur de l'université de Leyde, qui témoigne de la frustration

et de la colère ressenties à l'annonce inattendue du départ en retraite du célèbre philologue. L'auteure expose le contexte historique de cette lettre, avant de l'analyser et d'en procurer en appendice le texte latin.

La dernière partie regroupe des contributions consacrées au « modèle biblique » et à ses exégèses, en particulier dans l'œuvre de Jérôme. Après Régis Courtray, qui étudie les figures bibliques de la chasteté chez les Pères latins, Michel Cozic s'intéresse à la défense vigoureuse de la vie ascétique dans le *Contre Vigilance*, Benoît Mounier à la condamnation des femmes légères et des mœurs délétères dans le *Commentaire sur Osée*, tandis que Delphine Viellard traque la présence du poète Térence dans les prologues de Jérôme. On rencontre ensuite un texte posthume d'Yves-Marie Duval sur la *Vita Martini* de Sulpice Sévère, et Benoît Gain propose des documents inédits sur l'édition d'Eusèbe et de Rufin par les mauristes (v. 1720). Le XIX^e^ siècle est représenté par un manuscrit inédit contenant une vie arabe de sainte Barbe (Marlène Kanaan), et ces *Mélanges*, qui forment un beau florilège, un riche bouquet de *bunte Blätter,* s'achèvent, au XX^e^ siècle, par une étude de Rémy Poignault sur l'œuvre théâtrale du Hongrois Miklós Hubay consacrée à Néron (1977), ici le sixième des huit tableaux, intitulé « La naissance de l'Antéchrist », qui met en scène et en dialogue Néron, saint Paul et saint Pierre.

Gérard Nauroy.

Mélanges et Recueils divers

Bruno Luiselli, *Romanobarbarica. Scritti scelti*. A cura di Antonella Bruzzone e Maria Luisa Fele (mediEVI, 12) : Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2017, XX et 666 pages.

Bruno Luiselli, professeur émérite de littérature latine à l'université La Sapienza de Rome, fait partie des pionniers qui ont contribué à réhabiliter les barbares dans l'Antiquité tardive, notamment en étudiant les liens culturels qu'ils ont entretenus avec les Romains. Plusieurs de ses livres font référence, notamment sa *Storia culturale dei rapporti tra mondo romano e mondo germanico*, Roma, 1992, et *La formazione della cultura europea occidentale*, Rome, 2003. Il est aussi le fondateur, avec Manlio Simonetti, de la revue *Romanobarbarica*, dont le sous-titre est tout un programme : « Contributi allo studio dei rapporti culturali tra mondo latino e mondo barbarico ». L'ouvrage qui est ici recensé reprend donc le titre de cette revue et il consiste en un recueil de vingt-sept articles de ce grand chercheur, suivi d'un long index (66 pages) des noms et des « choses notables ».

L'intérêt majeur du livre est donc de réunir, autour d'un même thème, des travaux dispersés, publiés entre 1972 et 2014, dans des revues et des ouvrages très variés. C'est d'autant plus utile que certains de ces ouvrages sont absents des bibliothèques universitaires françaises, comme les *Acta selecta Octavi Conventus Academiae Latinitati Fovendae*, éd. I. Ijsewijn et Th. Sacré, Rome, 1995 (article n° 5), et *Europa, sé tú misma. Actas del VI Congreso Católicos y vida pública*, Madrid, 2005 (n° 9), et que d'autres sont à peine plus diffusés dans notre pays, comme *I Venerdì delle Accademie Napoletane nell'Anno accademico 2005-2006*, éd. A. Garzya *et al.*, Naples, 2006 (n° 16) ou les *Saggi di Storia del pensiero scientifico dedicati a Valerio Tonini*, éd. V. Cappelletti *et al.*, Rome, 1983 (n° 23).